

N&E1-1

SUR LA CLANDESTINITE

Xavier Raufer

- . La clandestinité comme mode d'expression politique;
- . La clandestinité comme mode pratique de survie;
- . Psychologie de la clandestinité;
- . Que faire ?

1 - La clandestinité comme mode d'expression politique

Le champ de la clandestinité est vaste ; il recouvre tout ce qui se cache, qui accomplit un travail illégal à des fins très diverses : espionnage, grande criminalité organisée, mafia, guerillas urbaines, résistances, etc... Nous nous intéresserons ici aux formes de la clandestinité qui ont une finalité politique, celles dont l'aboutissement spectaculaire est appelé terrorisme.

Que dire de la clandestinité comme mode d'expression politique ?

D'abord qu'il n'y a jamais dans ce domaine - pas plus qu'ailleurs - de génération spontanée. Tous les cas connus d'activité clandestine à fins terroristes démontrent, en amont du passage à l'acte, de longs épisodes d'activité légale, que celle-ci soit politique, associative, syndicale, ou sociale. Dans certains groupes, le passage à la clandestinité est favorisé par des traditions historiques de violence souterraine (Italie) ou par des pratiques para clandestines au sein même de l'activité légale.

Facteurs prédisposants à l'action violente clandestine dans le militantisme légal révolutionnaire dit "gauchiste"

Ces facteurs sont de plusieurs ordres :

. Dogmatiques

Les textes fondateurs du bolchévisme, Lénine, Staline et de leurs épigones comme Mao Zedong regorgent de références positives, valorisantes à la lutte armée, au terrorisme, à la lutte clandestine.

"Je vois avec horreur, mais vraiment avec horreur, que l'on parle de bombes depuis plus de six mois sans en avoir fait une seule. Formez sur le champ, en tous lieux, des groupes de combat. Formez-en parmi les étudiants et surtout les ouvriers, etc. Que des détachements de 3, 10, 30 hommes et plus se forment sur le champ et s'arment, comme ils le peuvent, qui d'un revolver, qui d'un couteau (...) Les détachements doivent commencer sur le champ leur instruction militaire par des opérations de combat. Les uns entreprendront tout de suite de tuer un mouchard, de faire sauter un poste de police, les autres d'attaquer une banque pour y confisquer les fonds nécessaires à l'insurrection". (lettre au comité de combat près le Comité de Saint-Pétersbourg, octobre 1905).

Un peu plus tard, la période insurrectionnelle et putchiste du Komintern (1919-1924) fournit encore des modèles de violence illégale à base clandestine. L'idéologie marxiste léniniste est donc au premier chef un facteur favorisant ; elle confère à ses sectateurs une rigidité intellectuelle, un sentiment d'exaltation (je suis dans le sens de l'histoire... j'appartiens à l'avant-garde) ; elle présente comme inéluctable, dans le processus révolutionnaire, un épisode de violence armée, dont l'amorce est clandestine, destiné à asseoir la dictature du prolétariat.

. Psychologiques

Le militant révolutionnaire d'extrême gauche, même légal, vit dans une organisation aux effectifs réduits : la pression psychologique sur les participants au groupe n'en est que plus forte.

- sentiment de vivre dans un ..., un avant-poste, assiégé, encerclé ;
- importance de ce fait des "secrets de parti" et de leur préservation, même dans un contexte légal ;
- impression constante d'urgence ("demain, il sera trop tard") sentiment d'avoir à faire soi-même le maximum, d'être irremplaçable à son poste ;
- recrutement par cooptation, instauration de périodes probatoires ;

- décantation, quelques temps après le démarrage du groupe, d'un noyau central, dirigeant, qui ne milite plus ouvertement, qui s'impose, pour définir la ligne et mener l'action, une réclusion de plus en plus lourde;
- rythme de plus en plus fréquent des réunions : ambiance de plus en plus sectaire, d'unanimisme. Une fusion s'opère au sein d'un groupe de plus en plus isolé, coupé des réalités extérieures.

. Pratiques

Tous les groupes révolutionnaires admettent l'idée d'un "travail illégal à accomplir même au sein du parti légal. C'est du léninisme de base (cf. les "21 conditions"). La différence est clairement faite entre le travail "intérieur" et "extérieur", entre la partie "publique" et "non publique" de l'appareil - en théorie, du moins. On fait, même entre soi, usage de pseudonymes dont la nature est différente des sobriquets ou surnoms, fréquents dans les groupes juvéniles. Les responsables du "travail intérieur" élaborent des consignes de sécurité destinées à mettre militants et responsables à l'abri des filatures policières, et le matériel de l'organisation hors de portée de la répression ... et des rivaux.

Au total, une attitude générale de type conspiratif, et une continuité certaine entre des pratiques de ce type et la clandestinité pure et simple, le militant révolutionnaire allant de l'une à l'autre ayant le sentiment d'un changement de degré, et non de nature.

Le Processus

. On a toujours, on l'a vu, un projet politique. Peu à peu, des entités (partis, groupes) qui ont une existence légale ou para-légale projettent une partie de leurs forces dans des activités illégales ou criminelles. Il s'agit toujours, notons-le, dans un premier temps d'actions de durée limitée, de l'accomplissement d'objectifs précis. Le caractère irréversible de la clandestinité n'apparaît que progressivement à ceux qui sont dans l'engrenage.

. Tous les groupes ayant pratiqué la clandestinité, ou la vivant aujourd'hui ne la conçoivent jamais comme un état permanent, ni comme une fin en soi. C'est un épisode transitoire, plus ou moins long, mais nécessaire qui doit mener soit à l'insurrection, et la révolution, soit à un retour au paradis des origines.

La clandestinité est ainsi une période de gel de l'activité politique. Paradoxalement son objet politique interdit toute vie politique.

En théorie, durant la lutte clandestine le dialogue politique est interdit : on fige l'organisation. Plus d'expression de divergences d'opinions ou de stratégie : c'est la guerre.

En pratique, si le dialogue politique se poursuit, on va à des catastrophes voir le cas des Brigades rouges.

2 - La clandestinité comme mode pratique de survie.

Que fait une organisation clandestine ?

- Elle collecte du renseignement,
- elle fait de la propagande, imprimée ou armée,
- elle fait des actions militaires, de la guérilla urbaine.
- Elle se donne les moyens de durée (logistiques diverses et recrutement).

Cela implique plusieurs conséquences importantes.

. On n'est jamais clandestin tout seul. Qui dit clandestinité dit organisation, mais dit également nombre restreint d'acteurs. Une structure clandestine a un nombre optimum d'acteurs, comme une entreprise du secteur industriel ou commercial.

. La clandestinité n'est pas l'anarchie. Le respect le plus strict de la discipline, des règles et des protocoles y est de mise. L'amateurisme y est proscrit ; les erreurs et l'indiscipline y ont des conséquences le plus souvent fatales.

. La clandestinité efficace repose sur trois piliers :

- des cadres aguerris,
- des sanctuaires, bases ou refuges divers dans et en dehors de la zone d'action
- des cercles extérieurs légaux : on n'est jamais totalement clandestin.

. La vie clandestine est une consommatrice énorme :

- de renseignements offensif et défensif,
- de protocoles en tous genres : comment -et quand- se déplacer, comment exécuter une "opération financière", une "action de propagande armée" ; comment se fondre dans son environnement : grimage, mimétisme, opérations "caméléon", etc.

. Les points de passage obligatoire de la vie clandestine sont pratiquement immuables :

- argent
- appartements conspiratifs et caches,
- véhicules
- armes, explosifs, munitions,
- matériel de communication,
- moyens de liaison entre les noyaux, et avec le groupe clandestin,
- structures extérieures de soutien.

et constituent de ce fait autant de zones de faiblesses potentielles.

3 - Psychologie de la clandestinité.

Que ce soit exprimé verbalement ou par écrit, le fait suivant est ressenti comme immuable : l'état de clandestin n'est pas aisé, ni agréable ; c'est une contrainte, une "nécessité historique" jamais un plaisir. Une vie morne, usante pour les nerfs qui devient de plus en plus pénible au fur et à mesure de sa durée. Enfin, le choix d'en sortir n'est pas libre. C'est une roue dentée qui ne tourne que dans un seul sens.

Le clandestin est souvent un idéaliste, qui trouve un moyen de pratiquer une forme dévoyée de l'ascèse. Ce n'est pas un esprit concret : il est rarissime que le clandestin réfléchisse à l'ordre social post révolutionnaire, ou écrire sur ce thème.

Le clandestin est un homme de la rupture et de l'exil : son refus de compromis avec la société existante fait qu'il s'en retranche radicalement. Forme de régression vers des types sociaux primitifs, la clandestinité -micro société grégaire vivant dans un état permanent de menace- offre une ressemblance forte avec des comportements archaïques, de ... tribaux ou claniques. Cette régression est sans doute la meilleure réponse possible aux situations dans lesquels les groupes humains à la limite de la plongée dans l'illégalité se sont mis eux-même.

Dans ce processus, un élément essentiel : l'idéologie. Il y a en effet une liaison structurelle idéologie/clandestinité. L'idéologie produite est avant tout à usage interne : elle a un rôle autojustificatif et autovalorisant. De ce fait, elle nous apprend beaucoup sur l'organisation et sur ceux qui la composent.

4 - Que faire ?

Beaucoup d'organisations pratiquant la clandestinité sur le sol européen - communistes combattants, bien sûr, mais également certains groupes nationalistes, et d'autres venus du Moyen-Orient- fonctionnent à partir de schémas mentaux de type marxiste-léniniste, et usent de la dialectique -le "diamat", ou matérialisme dialectique- pour construire leurs raisonnements politiques ou "militaires".

Dans ce cas -on l'a vu lors de précédents séminaires- les textes produits par un groupe- de doctrine, de propagande, de revendications, etc. sont un reflet fidèle de l'organisation elle-même et il est possible, à partir de leur lecture approfondie :

- . de déceler des mouvements internes, l'existence de crises,
- . de comprendre des évolutions,

. de voir des "campagnes" et d'identifier des cibles futures.

En allant plus loin, il y a même la possibilité, dans un registre comparable à la médecine préventive, de déceler très tôt, par la surveillance minutieuse de chaque organisation radicale, quelque minuscule qu'elle puisse être, les symptômes d'un possible passage à la violence et à la clandestinité avant même parfois que les principaux intéressés n'en aient eux-mêmes clairement conscience.

Une opération de détection précoce, conduite à distance et dans le respect des règles de l'Etat de Droit, aurait ainsi permis, dans l'Italie des années 1969-70, et à la seule lecture des textes de la "Sinistra proletaria" et de "Résistance populaire" de voir apparaître les futures Brigades Rouges à travers l'exposition, ouvertement et sans aucune précaution de langage, des divers épisodes illégaux puis criminels dans lesquels les maos transalpins annonçaient qu'ils allaient s'engager.

De même le texte des maos français sur "l'organisation Partisane Secrète", véritable charte et mode d'emploi de la Nouvelle Résistance Populaire fut-il publié ouvertement dans le N° 1 des "Cahiers prolétaires" intitulé "Elargir la Résistance". Ces cahiers étaient un supplément à "La Cause du Peuple" N° 32 de janvier 1971. Les titres des principaux chapitres : "Pourquoi la lutte violente de partisans ?" ; "Situation militaire dans les bases d'appuis" ; "Secteur ouvert et secteur d'ombre" ; "L'organisation partisane secrète". Le tout en vente dans vingt libraires et kiosques du Quartier Latin...

Cela pose, une fois de plus, le problème des organismes chargés de détecter les menaces et, celles-ci averties, de poser des diagnostics rapides et raisonnablement sûrs.

Le texte du Dr Artol sur la psychologie des clandestins permet de voir l'importance des textes produits par ceux-ci sur la structuration même de leur personnalités. Des exemples concrets ont été donnés au cours du séminaire sur l'énorme importance qu'a la rectitude idéologique de ces textes pour leur producteurs ; sur les risques considérables que ceux-ci sont prêts à prendre pour "rectifier des lignes" défaillantes ; pour corriger les erreurs de "camarades qui se trompent".

Il devrait être possible, à partir de telles constatations, de faire jouer le vieux triptyque kominternien "manoeuvrer-isoler-liquider" qui servait à réduire à l'impuissance les sections hérétiques de l'Internationale...

Le texte d'Alain Paucard permet de voir le processus par lequel un groupe dirigeant s'isole et perd peu à peu contact avec le quotidien, puis avec la réalité dans son ensemble. Il est donc important, quand le saut à la clandestinité est accompli, de pratiquer autour du noyau activiste une politique de "désertification" aussi complète que possible ; non seulement pour des raisons matérielles, pour priver le groupe d'agents de liaison, de porteurs de valise et d'armée de réserve, mais surtout pour hâter la phase de passage à l'irréalisme complet ; phase où la perte de contact avec le monde tel qu'il est conduit fatalement à des fautes exploitables.

Notre étude a enfin permis de constater qu'il n'y a pas de clandestinité pure, ni d'organisations aléatoires, et que des opérations bien précises -surveillance avant des opérations "militaires", rectifications idéologiques diverses- mettent l'organisation clandestine en état d'émersion périscopique, donc de fragilité devant des opérations de contre-ingérence classiques dans le domaine du contre-espionnage.

N&E1-2- CLANDESTINITE, TERRORISME, DANS L'IMAGINAIRE
DES MILITANTS REVOLUTIONNAIRES DES ANNES 60/70

Alain Paucard

- . Situation,
- . Les formes d'organisation,
- . De la lutte armée,
- . Psychologie du militant,
 - Le pèlerinage aux sources,

- un avatar du mouvement M-L : le groupe Dimitrov

- . Aux origines du mouvement M-L,
- La déaggrégation.

SITUATION

Début 1970, je rejoins un groupe marxistes-léniniste (m-l), à la fois opposé au spontanéisme des "maos" et peu désireux de rejoindre le parti reconnu par la Chine et l'Albanie, le PCMLF. Le groupe ne parviendra jamais à élaborer une ligne politique, mais ressassera un certain nombre de positions de principe. Le capitalisme est en crise, il faut détruire l'Etat bourgeois par l'insurrection armée et instaurer la dictature du prolétariat (voir annexe).

Nous ressentons un sentiment d'urgence, sentiment aggravé et entretenu par la fameuse déclaration du 20 mai 1970, du président Mao, qui se termine par : "Aujourd'hui, dans le monde, la tendance principale, c'est la révolution". Certains, en reproduisant la formule iront jusqu'à écrire : "La tendance générale, c'est la révolution".

Urgence parce que les conditions mûrissent pour la révolution mai 68 l'annonce- mais que l'avant-garde, un parti communiste authentique, fait défaut en raison de la trahison du P"C"F (notons les guillemets devenus rituels).

Deux scénarios sont envisagés :

- a) Les masses se soulèvent sans parti, rejettent le PCF, mais sont écrasées par la bourgeoisie.
- b) Les masses se soulèvent, mais le PCF les encadre, les canalise pour le compte de la bourgeoisie.

Dans les deux cas, c'est l'échec. D'où la nécessité impérieuse de construire rapidement le parti.

LES FORMES D'ORGANISATION

Les formes d'organisation découlent de l'analyse de la situation. Nous ne rejoignons pas l'analyse de la GP et du PCMLF qui prévoient une fascisation "par le haut", considérant que l'appareil judiciaire possède un arsenal de lois qui permet toutes les répressions.

Mais l'Etat n'en est pas faible pour autant. En 68, on n'a pas vu de soldats aux côtés des manifestants, on n'a pas vu non plus de contestation dans la police sur son rôle et ses missions. De plus, l'Etat bourgeois s'appuie également sur l'appareil PC-CGT qui dispose d'une police d'usine.

Tout en reproduisant -de manière assez lâche- les formes d'organisation de tout parti bolchévik, nous étudions les expériences antérieures de résistances à la pénétration de la police et à ses services de renseignements. La période de la seconde guerre mondiale est intéressante mais ne peut être appliquée mécaniquement (en cela, nous divergeons avec la GP). En revanche, la période "classe contre classe" (1928), quand le PCF subissait les attaques de Chiappe nous motive plus. On y trouve des similitudes avec notre propre sectarisme.

La première mesure consiste à adopter un pseudonyme. Au début, il est demandé d'en adopter deux, un pour l'organisation interne et un autre pour le travail de masse. La mesure ne tient pas, entre les trous de mémoire et les quiproquos. Il n'y aura qu'un seul pseudo. Mais quel pseudo ! Tel qui possède un prénom courant (François, Bernard, etc...) en adopte un fort voyant (Gontran, Emile, etc...). On ne compte plus les Joseph (à cause de Staline), les Fabien (à cause du Colonel). On demande même à certains camarades de raser leurs moustaches afin de paraître le plus neutre possible.

Tout participant à une réunion doit obligatoirement s'assurer qu'il n'est pas suivi en faisant le tour du pâté de maison avant d'y pénétrer. Chacun obéit, mais comme on n'est jamais filé, la mesure tombe en désuétude.

Les communications téléphoniques sont déconseillées sauf en cas d'absolue nécessité.

Il apparaît très vite que le pseudo n'est d'aucune protection puisque les militants continuent d'intervenir à visage découvert dans les facs et lycées (peu chez nous) ou dans les banlieues populaires. Il est alors décidé, sur proposition d'une unité de province qui adopte déjà ce principe,

de séparer les "publics" des "non-publics" qui ne sont pourtant pas clandestins pour autant. Ces "non-publics" -dont des étrangers- se consacrent à des tâches d'étude, ce qui les coupent du travail pratique.

En fait, ceux qui doivent le plus se dissimuler sont les militants ouvriers vivant dans les municipalités communistes. Il apparaît que le PC a son propre service de renseignements. un camarade apprend par son délégué CGT que sa femme le trompe (et avec des détails croustillants). Un autre subit le chantage au logement bon marché.

Une conférence nationale, fin 71, élit une Direction Nationale (3 membres) qui désigne un Secrétariat permanent (2 membres parisiens). Le contact avec la direction se fait par l'intermédiaire d'une adresse postale (une sympathisante). Mais le style de vie des années 70 fait que tout le monde se rencontre lors de "stages de formation", "journées d'étude", "commissions" sur tel ou tel sujet (Femmes, immigrés, DOM/TOM, mouvement anti-impérialiste) ainsi que le comité de rédaction du journal (imprimé par nos soins et qui reste sans couverture légale durant 2 ans). Pour ne rien dire des rencontres fortuites dans les librairies progressistes.

L'organisation manque de discipline, le cloisonnement fonctionne mal. Ceux qui prennent les tâches techniques en main absorbent une partie du pouvoir qui échappe à la direction. En fait, toujours talonné par le sentiment d'urgence, le militant trouve que le travail n'est pas effectué correctement et se propose pour plus de tâches, ce qui se fait au détriment de son travail politique, de son travail professionnel, de sa vie personnelle (surtout s'il est marié) et aussi de l'étude des textes et documents. La direction perd une partie de son autorité au profit des "techniques".

Une véritable guerre des ronéos sévit dans le mouvement révolutionnaire. Nous planquons quelques machines chez des progressistes pour continuer à sortir des tracts au cas où la répression s'abatrait sur nous.

(N'eut-il pas mieux valu monter une radio-pirate ? A ce propos, les radios libres, du temps de leur splendeur illégale, reproduisaient quelque peu le mode de fonctionnement des groupuscules à la fois par leurs rapports internes et leur manque de convivialité. Il est vrai que de nombreux ex-révolutionnaires se sont reconvertis dans le "radiolisme").

DE LA LUTTE ARMEE

Au contraire des trotskistes (pour ne rien du PSU) l'ensemble des militants se réclament de Mao Zedong approuve sans réserve la formulation du même : "Le pouvoir est au bout du fusil". Formulation synthétique géniale (dans sens de Baudelaire : le génie, c'est de créer un poncif), elle désigne la cible (le pouvoir) le moyen (le fusil). Elle est valable pour la conquête comme pour la défense dudit pouvoir. Elle indique la direction (au bout) et balaie les autres moyens de conquête (pouvoir = fusil). Nous scandons ce slogan dans les manifestations, ce qui ne pose pas de problème quand elles concernent une lutte armée (Vietnam, Palestine) mais en posent quand il s'agit de revendications catégorielles.

Une grande différence d'analyse oppose "spontanéistes" et "dogmatiques".

Pour les spontanéistes, on ne peut décréter le jour et l'heure de l'insurrection. Il faut commencer, dès maintenant, un processus de violence révolutionnaire, aujourd'hui avec des bâtons, demain avec des armes. Il sera possible de mener une guerre populaire prolongée en France, la preuve : le FLN Algérien.

Pour nous, qui ne sommes pas opposés à la violence symbolique, la concentration urbaine interdit une guerre révolutionnaire prolongée sur notre sol. Nous ne voyons pas l'insurrection comme la prise du Palais d'Hiver, mais plutôt comme résultat d'une crise politique et sociale si forte que des pans entiers de l'armée passent du côté de la révolution. Au contraire des spontanéistes qui font de l'agitation dans l'armée sur des questions secondaires (rata, brimades, etc...) nous pensons qu'il faut rentrer dans l'armée pour y apprendre le métier des armes en suivant les EOR ou le peloton de sous-officiers. Il conviendrait de pousser des clandestins dans l'armée (cf. La révolution des oeilletons au Portugal 3 ans plus tard). Une telle mesure ne sera évidemment jamais appliquée. Prie, des

camarades continueront de se faire réformer. De plus, certains membres de l'organisation rejoignent les spontanéistes sur la question des comités de soldats.

En revanche, nous sommes prêts à soutenir sans réserve la lutte armée d'un peuple colonisé sur notre sol. Estimant que le PCF a trahi le peuple algérien, nous entendons bien ne pas en faire de même avec, par exemple, le peuple guadeloupéen qui semble le mieux organisé.

La littérature révolutionnaire abonde en textes sur la lutte armée dans les campagnes (Mao, Giap, Che Guevara) mais il en existe peu sur la lutte armée urbaine. Celui de Marighela ne nous intéresse guère puisque, en bons sectaires, nous ne fréquentons pas les boutiques concurrentes. Restent l'Insurrection armée de Neuberg, un texte peu connu de Staline, L'insurrection armée et notre tactique (15/07/1905) dans lequel il explique qu'il ne sert à rien de constituer des caches d'armes tant il est aisé de s'en procurer en période de crise révolutionnaire. J'ai un faible pour Blanqui et je fais lire autour de moi Instructions pour une prise d'armes. Mais le cas de notre société n'est pas prévu. Tout est à inventer...

PSYCHOLOGIE DU MILITANT

Le militant "m-l" n'est pas n'importe quel militant. Il revendique l'héritage le plus radical (Staline) et est doublement issu, culturellement, de la révolution culturelle chinoise et de mai 68. Il ne veut donc pas seulement la révolution, la destruction de l'Etat bourgeois, mais la refonte totale, dans tous les domaines, de la société et des individus qui la composent. Quand un groupement de ce type prend le pouvoir, cela donne, très exactement, les Khmers rouges.

Le militant "m-l" est la plupart du temps issu de milieux étudiants et intellectuels. Seuls les plus âgés se sont formés dans le soutien au FLN. Le plus grand nombre aspire à vivre une expérience historique vécue par des parents. Mais ils sont "nés" seulement en mai 68. Quelques-uns sont d'origine chrétienne.

Chez les ouvriers (1/3 environ de l'organisation) on trouve quelques anciens du PC, voire quelques anciens résistants (on se doute de l'aura de ceux-ci sur les jeunes intellectuels)

. Les ouvriers sont mariés, ce sont plutôt des professionnels (OP). Ils travaillent surtout dans de petites boîtes, mais savent se montrer saignants dans le combat revendicatif. Les autres travailleurs de l'entreprise les prennent un peu pour des dingues, mais, satisfaits de leur travail syndical (ils sont de dévoués délégués) ils achètent notre presse et aussi -la Chine fascine- les revues chinoises. En fait, ces camarades continuent d'incarner, sous un autre nom, la vivace tradition anarcho-syndicaliste.

Notre groupe développe une certaine phobie des étudiants. "Il n'y a rien à faire dans les facs" disent certains. C'est pourtant ce qui assure la base de masse des trotskistes. Les étudiants qui vivent de façon marginale, en communauté, se voient traités de "lumpen des facs" par certains d'entre nous. D'une manière générale, nous nous méfions des marginaux et nous n'éprouvons aucune tolérance envers les drogues, même "douces".

Des camarades -dont moi- étudient l'histoire du mouvement ouvrier et communiste, ce qui est, de toutes manières passionnant. Evidemment, quand on va aux textes, quand on les compare avec la réalité, il ne faut pas s'étonner si des grincements de dents se font entendre. Dame! La force du PC, c'est de dissimuler les textes gênants. A partir du moment où ne dissimulons rien, on travaille un peu contre soi-même.

Reconnaissons que le mouvement révolutionnaire à Paris, pris dans son ensemble, délire bien plus que son homologue provincial. Il y a là une particularité bien parisienne...

Le militant de notre organisation, comme bon nombre de militants d'autres familles, a la foi du charbonnier. Chacun d'entre nous est dépositaire de la théorie révolutionnaire la plus affinée, la plus performante diraient les publicitaires, la pensée Mao Zedong. Le militant sait. Un point, c'est tout. Il incarne le sens de l'histoire, ce qui n'est pas rien. Quelle supériorité, en effet, d'aller dans le sens de l'évolution historique.

Mais le militant se sent encerclé, il reprend à son compte le complexe bien connu du PC : la forteresse assiégée. Une de nos unités ne s'intitule-t-elle pas Yenan, la célèbre base de Mao ? De là, deux attitudes parallèles et non contradictoires :

a) il serre les coudes. "Etre attaqué par l'ennemi est une bonne chose", n'est-ce-pas ?... Cela prouve qu'on a raison.

b) Il a l'impression pénible de tourner en rond, que ça n'avance pas, que les masses sont encore sous l'influence pernicieuse du révisionnisme.

Remarquons bien ce double aspect. Ainsi la langue de bois cimente les militants, mais éloigne les masses et même des sympathisants pleins de bonne volonté. Il n'y a guère que les chrétiens, eux-mêmes usant d'un jargon, qui ne se désespèrent pas à notre contact. Et puis, ils sont si pratiques, avec leurs locaux accueillants...).

Alors, pour se régénérer, pour se galvaniser, rien de tel qu'un voyage en terre sainte.

LE PELERINAGE AUX SOURCES

Pour les plus riches la Chine, pour les autres, l'Albanie. Nous prenons contact avec l'Ambassade d'Albanie. Elle accepte de nous organiser un voyage en août 71 et 72. Prévoyant la rupture avec la Chine, les Albanais cherchent (sans nous le dire) à rentrer en contact avec des groupes m-l moins béni-oui-oui que le PCMLF à l'égard de Pékin.

En gens pratiques, nous achetons aux domaines un car que les mécanos du groupe remettent en état. Arrivés en Albanie, nous sommes un peu déçus. Horreur, les Albanais ne font pas la révolution 24 heures sur 24, mais s'occupent de leurs gosses, se baignent, déambulent, draguent.

C'est l'occasion de se frotter aux prestigieux partis frères. Le Parti du Travail du Vietnam, bien sûr, encore que ses liens avec l'URSS... Le Parti communiste indonésien (PK) qui a subi une répression terrible, le Parti communiste du Brésil (m-l) qui tente de créer une zone libérée dans la province de l'Arraguia. Les discussions avec leurs représentants restent au niveau des généralités, mais nous confortent dans l'idée que nous sommes un détachement d'un mouvement mondial. Si les chinois avaient pris l'initiative de fonder une vraie internationale, étaient intervenus dans nos affaires pour nous forcer à nous unifier, nous aurions été stimulés par l'appui ouvert du grand frère et la lutte en aurait été radicalisée d'autant.

(NB : A la suite du voyage, on me somme de faire mon auto-critique pour avoir "chanté des chansons impérialistes en Albanie". Je refuse et quitte l'organisation. Je ne militerai plus dans un groupe mais serait encore sympathisant du "mouvement" durant quatre longues années).

UN AVATAR DU MOUVEMENT M-L : LE GROUPE DIMITROV

Une trentaine de militants ultra-dogmatiques, sectaires, vivant en communauté (menu : riz à la motarde) considère l'ensemble des autres groupes m-l comme objectivement contre-révolutionnaire et ne participe aux manifs que pour manifester contre eux. Nous apprenons qu'ils ont battu une des leurs, mère célibataire, qui refuse d'abandonner son enfant à l'Assistance Publique, afin de mieux se consacrer à la révolution (le Khmer rouge pointe le museau). Le cas n'est pas rare où un groupe dogmatique passe du jour au lendemain à des phases d'activisme outrancier. Certains d'entre nous pensent qu'il faut discuter avec eux, pour les convaincre de leur erreur, d'autres fournissent leurs barres de fer, mais un camarade et moi décidons de les enterrer par le ridicule.

Nous confectionnons un faux tract, prétendument écrit par "les militants sains sur des bases justes du groupe" opposés aux tenants de la "ligne Z, qui se signalent par un geste profondément anti-communiste", celui d'avoir "ajouté des moustaches au portrait du camarade Enver Hoxha". Le tract appelle tous ceux qui veulent construire "le parti sur des bases justes", à se retrouver "tous les mercredis à 20 heures 30, fontaine St-Michel avec Que faire sous le bras droit". Ce tract est déposé -en douce- à la librairie Norman Béthune.

Quand le groupe D... s'en aperçoit, il retire le tract de la vente, mais le recopie et le redistribue avec une mise au point hilarante. "Les masses populaires, désorientées, se posent des questions. Qu'est

devenu Lin Piao ? Que se passe-t-il au comité Dimitrov ? (...) Une provocation sortie tout droit des services politiques de la bourgeoisie (...) Cela prouve que le comité Dimitrov est sur la bonne voie (...) Fontaine St-Michel, les flics, en civil ou non, pullulent".

Dans le même temps, le Comité cherche en son sein le groupe Z, ce qui ne va pas sans coups et blessures et finalement, l'atomisation du groupe. Nous avons donc -objectivement- servi les intérêts de la bourgeoisie...

AUX ORIGINES DU MOUVEMENT M-L

Citons Marx, par coquetterie : "Quand l'histoire se répète, c'est une farce après avoir été une tragédie". La farce m-l/Maoïste a donc succédé à la tragédie stalinienne, l'écrasement de la bande des quatre se vivant comme une piteuse redite du shakespearien XXème Congrès. Les jeunes militants ont cru que le monde débutait avec eux. Ils n'ont connu, ni guerre, ni crise, ni occupation. Ils ont été élevés dans le cocon douillet du plan Marshall, ils ont appris la lutte entre le bien et le mal dans les westerns, demain ils seront des Zorro. Les orchestres de twist des années 60 préfiguraient-ils les groupes révolutionnaires ? Il y a aussi ce goût pour la secte, vestige de la tribu. Voilà qui nécessiterait une étude complète. En attendant, les militants reprennent l'histoire là où elle semble s'être arrêtée, à la déstalinisation.

LA DESAGREGATION

Contraints de regarder les Khmers rouges en face, réveillés par Soljenistyne (un réactionnaire peut avoir raison ...), dégoûtés par la mansuétude de l'Etat bourgeois qui les réprime à peine, les m-l lâchent surtout pied devant un ennemi implacable : les faits. Au début des années 70, les Français gagnent mieux leur vie et consomment plus. Petit à petit, les immigrés, les femmes, les prisonniers, tous les exclus pour lesquels ils ont tant lutté, voient leur statut, leurs revendications reconnus. Peut-être que le capital industriel se soucie comme une guigne de la sécurité des automobiles qu'il fabrique, mais le capital financier (les Assurances) se charge de lui imposer des normes de construction et de sécurité.

On découvre alors, parmi les ouvriéristes convaincus qui vous côtoyaient, des peintres, des cinéastes, des écrivains, des critiques.

On se découvre soi-même, ce qui n'est déjà pas si mal.

Alain Paucard

Juin 1987.

Dans des groupes comme la GP ou Ligne rouge, seul un déchet - baptisé les "veuves mao" - continuera à croire dur comme fer que le "pouvoir est au bout du fusil". Par décantation, ce résidu produira Action Directe.

N&E1-3 LA PSYCHOLOGIE DU CLANDESTIN

Dr Jean-Marc ARTOLA

Première partie

. Introduction

- . Dépasser le concept de terrorisme,
- . Comment définir le concept de clandestinité,
- . La clandestinité dans les faits,
- . recherche d'un modèle théorique.

Deuxième partie

- . Mode d'entrée dans la clandestinité,
- . Raisons idéologiques de ce passage,

- . Pourquoi rechercher d'autres raisons aux actes terroristes,
- . Liens structurels entre idéologie et clandestinité,
- . L'antinomique ego du clandestin

1) - Introduction

Dans une étude récente portant sur la confession d'un terroriste d'Action Directe, il nous est apparu qu'il serait plus fécond de chercher à mieux cerner la dynamique des groupes clandestins que d'aborder le problème des actes sous le seul angle de la personnalité des acteurs. Au lieu d'observer le phénomène sous son aspect spectaculaire, délictueux et immoral, voyons celui plus latéral de la clandestinité. Psychologie de la clandestinité et psychologie du clandestin sont deux versants du fonctionnement groupal et individuel du phénomène terroriste.

2) - Dépasser le concept de terrorisme.

Dans "Terrorisme et Violence", X. Raufer nous enjoint à dépasser le concept de terrorisme (p. 30) : "Il faut donc dépasser le concept même de terrorisme. Il n'est pas bon en effet de créer une catégorie homogène, le terrorisme, à partir d'un critère unique, l'usage de la violence pour obtenir un avantage politique. L'utilisation d'un terme générique, pour désigner une réalité mouvante, multiforme, contradictoire, glisse dans l'esprit du public, dans les analyses des médias, dans les raisonnements de ceux qui sont chargés de combattre le terrorisme, l'idée triplement fautive que tous les terrorismes ne font qu'un, représentent un péril égal, et relèvent d'une répression uniforme".

Il nous engage à remonter en amont de l'acte à la recherche d'une problématique cachée. Dans le même ouvrage, un peu avant, il disait :

"Ce qu'il (le terroriste) ne veut pas voir, qu'il refoule, c'est que l'action au service d'une cause lui donne avant tout l'occasion de se recréer, de se régénérer. Le terroriste est aussi, le plus souvent un sectaire, recherchant à travers la chaleur d'un groupe restreint et clos, à travers l'absolu d'une croyance un état d'équilibre, un confort mental qui, auparavant, lui échappaient. Déjà exilé de l'intérieur, son plus grand risque est de se couper de plus en plus du monde extérieur, de perdre totalement contact avec la réalité."

Dépasser le concept du terrorisme, celui de clandestinité devrait nous permettre de le faire.

La lecture de certains documents en particulier de certaines confessions venant des terroristes eux-mêmes, nous incite aussi à rechercher d'autres voies, à aborder le problème autrement que dans la réalité spectaculaire ; voici deux exemples tirés de deux terroristes allemandes : Bommi Baumann : "Un jour, j'avais commencé à faire des actions terroristes depuis quelques temps déjà, je me regarde dans la glace et je me vois, les cheveux courts, en cravate, avec un costume : ça fait dix ans que je lutte pour avoir les cheveux longs, pour me ballader, mal habillé, et faire ce qui me plaît, or je me retrouve comme les autres parce que je suis les autres. Autrement dit, c'est une logique qui t'expulse de ta volonté anti-autoritaire, te fait devenir un soldat et au bout d'un moment un soldat révolutionnaire ressemble à un soldat tout court."

Le stade du miroir est ici particulièrement dévastateur, le sujet se rend compte qu'en voulant changer le monde, il n'est parvenu qu'à se changer lui-même, en surface mais aussi en profondeur. S'il n'est pas certain de vivre assez vieux pour voir son rêve se réaliser, il a du moins dans cet instant, sous les yeux, la réalisation sur lui-même de tout ce qu'il réprouve et combat, c'est le seul résultat tangible.

Dans tous les cas de figure, le terroriste est perdant ; en admettant que son but est atteint, que deviendra-t-il ?, c'est la question que se pose Bernward Vesper (Le Voyage, 1981, XR p 178).

"Admettons que les contradictions soient résolues, la révolution mondiale victorieuse, la faim éliminée, l'isolement de l'individu supprimé, les besoins de milliards d'humains satisfaits, leur créativité rétablie, la joie, l'amour réalisés, l'empire de la liberté fardé tout autour du globe terrestre et sur les étoiles lointaines désormais colonisées, ne resterait-il pas cette question : pourquoi ?".

Ce n'est pas le fait du hasard ni celui de la dépression si l'auteur de ces lignes s'est suicidé, c'est qu'il a parcouru par la pensée tout le chemin de l'action, il s'est rendu compte que l'intérêt de ce chemin n'était pas dans le but qu'il permettait d'atteindre mais dans l'action même du cheminement. Sa pensée le met en face d'un vide immense qui ne peut être comblé que par le néant de la mort.

Je dirai que ces deux témoignages montrent le visage du héros tel que la tradition le décrit dans la lutte du chevalier contre le monstre. Dans la Bhagavad-Gîta, le dragon touché à mort par le héros, se retourner vers lui étonné et lui dit : "Pourquoi m'as-tu tué, c'est toi que tu viens de tuer à l'instant."

Cette phrase résume et illustre ces deux regards cités, le "stade du miroir", à savoir : comment l'action nous fait ressembler à ce que nous combattons et le "stade du néant", à savoir que l'action n'a d'autre justification qu'elle-même car s'il n'y a plus d'action au delà de l'action, il n'y a plus rien du tout. L'acteur ne sert pas une cause contrairement à ce qu'il croit (et ce que nous croyons), il n'est pas dans un processus de relation de cause à effet. L'essence de l'acteur est d'agir et en dehors de l'action il n'a plus d'existence.

3 - Comment définir le concept de clandestinité

L'action de vaincre un ennemi fantasmatique (et lorsque nous lisons les textes des terroristes, il n'y a pas d'autres mots pour qualifier leur ennemi), ou de tendre vers un but idéaliste, doit nous convaincre de chercher au delà de l'aspect contingent du phénomène terrorisme, les raisons de ces comportements déviants et aberrants. Le concept de clandestinité, plus universel et qui englobe celui de terrorisme, peut-il nous aider à avancer.

Prenons le risque d'annoncer quelques truismes pour commencer.

- Deux concepts : "ce qui se cache" et "ce qui est illégal", fusionnent dans le mot clandestinité ; est clandestin celui qui se cache parce qu'il est dans l'illégalité. C'est donc en opposition à une loi que se situe le clandestin, il n'est pas de clandestin en tant que tel mais qu'en opposition à une société puisque la loi, qu'elle soit implicite ou explicite, coutumière, écrite ou non, est l'acte fondateur d'une société. Il n'y a pas de société sans loi ni de loi sans société. Le clandestin n'est donc pas défini par son isolement mais par son opposition. Le moine, l'ermite, l'anachorète, le sadou, ne sont pas des clandestins, ils ne sont pas en opposition mais en renoncement de la société. Pour eux la société est annulée, ils s'isolent pour l'oublier.

Le clandestin ne saurait être un solitaire, un isolé. Ses rapports avec la société sont complexes et en particulier il existe des communications énergétiques, logistiques et informationnelles.

Le fait d'être illégal ne signifie pas obligatoirement être asocial ou antisocial. Un groupe légalement persécuté passe dans la clandestinité pour échapper aux persécutions, ce groupe peut très bien n'avoir en soi, dans sa doctrine fondatrice, rien qui soit contraire à la morale de la société qui le persécute.

A l'opposé, un individu ou un groupe peut être contraint à la clandestinité à cause de ses actions antisociales, dans le but d'échapper à la sanction de la loi.

La clandestinité est un phénomène réversible dans la mesure uniquement, ou qu'elle qu'en soit la raison, la loi qui la détermine est abrogée.

Il ressort de toutes ces évidences que la clandestinité est un phénomène social, dynamique, actif et même interactif.

La clandestinité n'étant pas le propre d'une idéologie et n'étant pas onologiquement du côté du mal, elle englobe des phénomènes multiples dont certains sont assez éloignés du terrorisme. Pour ne pas trop nous éloigner de ce sujet, essayons de distinguer des sous classes.

1 - Une clandestinité dont les membres ne visent qu'à survivre, à se perpétuer en faisant des adeptes et à perpétrer ou non des actions illégales. Ceux-ci ne cherchent pas à modifier d'une façon ou d'une autre la loi qui les condamne. On peut trouver dans cette catégorie tous ceux qui jouissent du plaisir de l'interdit et de la transgression. Citons par exemple ceux qui se livrent à des débauches sexuelles

illicites, aux messes noires, aux consommations de toxiques interdits, mais aussi ceux qui se livrent à des trafics, etc...

2 - Une clandestinité dont les membres ne visent pas à l'anéantissement de qui les condamne, mais qui se manifeste par des actions spectaculaires contre la société. Ces actions doivent être spectaculaires et émotionnellement puissantes car elles ont pour but de susciter dans l'opinion des réactions de mobilisation de soutien, ou de peur pour provoquer un renversement de tendance. Ce type de clandestin peut être et est souvent terroriste, ce sont les groupes de libérations de territoires occupés ou de personnes emprisonnées, qui agissent sur leur territoire ou sur celui de ceux qu'ils considèrent comme leur occupant ou comme soutien ou complice de leur occupation.

3 - Des clandestins dont la raison d'être est de viser au renversement de l'autorité, de la loi et parfois même de façon plus radicale encore de la morale qui les condamne et qui détient le pouvoir. C'est le fait des conspirateurs, des comploteurs, des putschistes, des révolutionnaires, des terroristes. C'est cette catégorie qui nous retiendra plus particulièrement pour la raison essentielle que dans celle-ci, le facteur clandestinité et le facteur idéologie sont liés de façon beaucoup plus structurelle, plus complexe que celui d'une simple coïncidence ou coexistence ou contiguïté.

Ces trois aspects de la clandestinité en fonction de ce qui la détermine ne changent pas grand chose au concept lui-même qui semble toujours aussi uniforme par sa définition. Mais si nous avons opéré cette distinction c'est pour montrer l'aspect très particulier de la clandestinité des communistes combattants, aspect que nous avons appelé liaison structurelle entre idéologie et clandestinité ; c'est ce qui avait été dit autrement un peu plus haut dans la citation de X. Raufer en ces termes : "déjà exilé de l'intérieur, le plus grand risque du terroriste est de se couper de plus du monde extérieur, de perdre totalement contact avec la réalité".

Tentons donc d'avancer un peu plus que ce que nous propose la définition et voyons dans les faits la réalité que recouvre la clandestinité.

4 - La clandestinité dans les faits

Se cacher, ce n'est pas se cacher de tous les regards, ça peut aller d'un changement d'identité à l'isolement total en passant par le déguisement.

La clandestinité n'est pas un lieu hermétique, cloisonné, totalement à part, dans lequel on entre par une porte. La clandestinité n'est pas un espace isolé d'un autre espace légal. La clandestinité n'est pas un lieu, elle est un comportement ou un ensemble de comportements et à ce titre elle associe un certain nombre d'actes obligatoires, des habitudes et un état d'esprit.

La clandestinité n'est pas régie par des lois mais plutôt par des règles. Ce ne sont pas les clandestins qui érigent ces règles mais la pression du milieu extérieur hostile. Ces règles ne peuvent être transgressées, la sanction dans ce cas est la mort ou la capture. En ce sens, la clandestinité est un cul-de-sac, c'est vaincre ou mourir.

Alors qu'il est possible de vivre dans la société dont on est issu de façon relativement passive, ses règles et lois étant finalement peu contraignantes, il n'en est pas de même de la clandestinité qui est un état actif. Le clandestin ne vit pas, il survit, il évolue dans un milieu toujours hostile, il est le résultat d'une sévère sélection naturelle.

C'est le niveau de vigilance qui distingue le citoyen normal du clandestin. Le citoyen normal a à faire face à un certain nombre de dangers en fonction de son activité. La vigilance d'un pilote de formule 1 en course n'est pas la même que celle d'une vieille dame qui tricote dans une maison de retraite. Mais leurs problèmes sont finalement assez semblables car les dangers les menacent impersonnellement, ils risquent des accidents qui sont le fruit d'un concours de circonstances. La vigilance du clandestin n'est pas que quantitativement supérieure, elle est également qualitativement différente car le danger qui le guette est un danger actif, délibérément dirigé contre lui ; il y a envers lui une volonté de lui nuire qui le cherche activement et qui recherche toute trace qu'il pourrait laisser.

Le comportement du clandestin comporte donc une inflation de toutes les mesures de vigilance, de celles concernant les dangers de la vie courante (comme tout citoyen), et surtout du repérage de tout concours de circonstances suspect, d'être intentionnellement dirigé contre lui. Tout étranger du groupe devient suspect et le sujet exerce sur lui-même une attention permanente, propre à dépister toute trace qui le révélerait aux autres. Le plus grand ennemi du clandestin est donc lui-même, toute erreur peut lui être fatale.

Les clandestins dont nous parlons ne sont pas des individus isolés, il est important de noter qu'ils forment toujours une micro-société, un groupe.

Le groupe est important, il est la condition d'existence. C'est d'un phénomène de groupe que part, que se fabrique la clandestinité et c'est par lui qu'elle se perpétue. Le clandestin qui se sent isolé va chercher à rejoindre un groupe, celui qui sent son groupe se restreindre va chercher à élargir son groupe par le recrutement ou par l'agrégation à un autre groupe.

Grâce au groupe, le clandestin va pouvoir relâcher sa vigilance, se mettre en repos ; grâce au groupe, le clandestin sait qu'il ne devient pas fou, car c'est là qu'il va pouvoir se livrer à tous les échanges "culturels" indispensables à l'équilibre et à l'épanouissement de tout humain, aussi indispensable que sa nourriture et son repos.

Ces caractères de la clandestinité : hypervigilance en milieu hostile et existence groupale, induit de profondes modifications des comportements qu'il nous faut maintenant définir, conceptualiser, modéliser.

5 - Recherche d'un modèle théorique

Le rapport au monde d'un clandestin est donc considérablement changé. De même, son rapport aux autres, ceux qui ne sont pas de son groupe, n'est plus celui de nos sociétés quelle qu'en soit la tonalité, qu'il soit fraternel ou au contraire dans une réaction d'opposition plus complexe de type persécuteur-persécuté ou maître-esclave. Non, son rapport à l'autre est plus souvent dans une relation proie-prédateur ou gibier-chasseur. Ceci nous évoque ce que sont les comportements humains des sociétés "primitives", préhistoriques ou contemporaines.

Chercher sa nourriture par la chasse, traquer un gibier, être à l'affût, s'embusquer pour observer les habitudes de tel ou tel animal, quoi de plus semblable au terroriste dans ses actions, qu'elles soient politiques ou pour assurer sa survie. S'arranger pour ne pas devenir la victime de tel ou tel prédateur, quoi de plus semblable au fait de fuir les polices.

L'obsession des planques, du camouflage, le goût des armes, la forme d'obtention de nourriture, l'abolition du circuit habituel travail/argent, sont tout ce qui rapproche notre clandestin d'un primitif.

S'il ne s'agissait que de comparer la clandestinité avec un mode d'organisation primitive, nous n'aurions pas beaucoup avancé. Si j'ai proposé ce modèle, c'est qu'il m'a semblé que certains comportements du clandestin, pouvaient s'éclairer des observations de l'anthropologie et que cette science pouvait nous aider à percevoir ou révéler des éléments jusque là restés dans l'ombre.

Les comportements des "primitifs" ont, par delà les différences observées sur toute la surface du globe, des points communs suffisamment nombreux pour qu'on puisse raisonnablement les attribuer à une humaine nature. Il y a tout un ensemble de comportements d'aspect culturel qui sont comme un passage obligé pour l'humain. Si l'humanité a survécu, c'est que son équipement physiologique et comportemental était adapté à ces conditions difficiles de survie qu'ont rencontrées les premiers hommes et que rencontrent encore certains groupes humains sur la terre.

Notre modèle est donc probablement un peu plus qu'une image qui nous servirait de point de comparaison avec les comportements des clandestins et ceux-ci constituent probablement la redécouverte spontanée sous la pression des circonstances de ces comportements "archaïques". Donc, loin de penser que l'état de clandestinité est un état difficile qui nécessite des qualités cognitives ou réflexives supérieures surhumaines, nous pensons que cet état représente plutôt un stade de régression comportementales sur des positions préétablies mais inapparentes dans la vie d'un humain occidental des temps modernes.

Le mot régression a malheureusement une connotation péjorative, c'est très dommage car il ne faudrait pas que cela introduise des idées fausses sur les capacités intellectuelles de nos sujets.

En l'occurrence, cette régression représente la meilleure réponse possible, la plus efficace, en un sens la plus "intelligente", aux problèmes que pose le milieu. Le mot régression ne doit pas faire penser à un aspect chronologique du développement humain ou de l'humanité mais plutôt à quelque chose de constructif. Rien de nouveau ne s'établit sans s'appuyer positivement sur quelque chose d'ancien, c'est ainsi que l'on observe l'évolution anatomique des espèces mais aussi l'évolution de tous les faits culturels, des langues, des moeurs, des religions, etc... Il y a comme des couches qui se recourent et s'appuient les unes sur les autres. Une régression remet à jour des couches plus anciennes, préexistantes au dépend et par la destruction des couches supérieures. Les comportements archaïques "remis en état de marche" si l'on peut dire, mais seulement ne reposent pas sur une activité préexistante à eux, mais vont être en outre comme gênés par l'existence ou la persistance des comportements sociaux plus récents.

Nous pourrions dire que l'homme moderne que nous sommes toujours, quoiqu'il arrive, est le père handicap pour que s'épanouisse ou s'exprime l'homme primitif toujours inscrit en nous.

En outre, il faut noter que cette régression est riche en expériences émotionnelles puissantes et gratifiantes à peu de frais pour l'individu. Il n'y aurait pas autant de clandestins et pendant aussi longtemps si la pratique de la clandestinité n'était qu'un fardeau de tous les instants nécessitant des qualités de surhomme. Il y a forcément des joies très pures, quasiment organiques, qui s'expriment. Par contre, les différentes confessions nous le montrent, les échecs et les douleurs viennent d'un mauvais renoncement à l'homme moderne (qu'ils appellent bourgeois) qu'ils sont toujours.

Selon moi, la motivation par le but idéologique n'est pas la vraie raison (du moins la seule) qui permet d'accepter une forme de vie très éprouvante. Les vraies raisons se trouvent aussi dans les gratifications archaïques qui doivent être de l'ordre d'un plaisir, celui de "redécouvrir" et de "refaire fonctionner" des comportements obsolètes trop peu sollicités.

D'ailleurs, sans chercher trop loin, nous pourrions retrouver certaines activités (sports, chasse, pêche, etc...) d'autres lieux où se retrouvent avec plaisir, malgré des risques et des souffrances parfois, certaines parties de ces comportements. Mais dans ce cas, ces comportements archaïques sont réalisés institutionnalisés et intégrés dans le comportement de l'homme moderne. Il y a une porte d'entrée et de sortie pour les pratiquer. Le fait qu'il y ait parfois un débordement des barrières sociales, comme dans la violence sur les stades, n'est qu'une illustration de ce que je viens de dire.

Deuxième Partie

1 - Mode d'entrée dans la clandestinité

Suivant les témoignages, l'entrée dans la clandestinité se fait de façon plus ou moins rapide. Insidieuse progressive pour certains, décision brutale pour d'autres, il semble en fait que cela dépende de la façon dont on observe le phénomène.

Pour cela, il faut, bien entendu, que le candidat soit acquis à l'idéologie, que ce soit de façon affective, intuitive ou plus intellectuelle voire érudite. Mais le niveau de connaissances, très variable, ne semble pas être ce qui est déterminant. Ce qui est déterminant est l'adhésion à des conceptions sociales très utopiques ainsi qu'un sentiment d'impuissance de l'action légale et un refus grandissant de la société dans laquelle se trouve le candidat.

Un inconnu ne pourrait pas adhérer à un groupe du jour au lendemain, le futur candidat a sans le savoir déjà été mis à l'épreuve, observé dans les mouvements locaux. Il y a donc toujours un long processus préparatoire avec des actions intermédiaires entre les deux mondes. Le passage d'un monde à l'autre a les apparences de la brutalité parce que les circonstances obligent souvent à la décision.

Mais qui prend la décision ? C'est là le plus étonnant car les différents témoignages semblent montrer que c'est rarement le sujet concerné qui choisit ; certains d'entre eux disent "on a choisi pour moi", ils se demandent parfois s'ils n'ont pas été manipulés, préparés au passage. Il y a très

souvent un événement déterminant qui joue le rôle de détonateur, qu'il s'agisse d'un événement extérieur au sujet mais concernant son groupe de pensée (par exemple la mort d'un militant), ou d'un événement concernant le sujet lui-même, le plus souvent en participant ou en étant complice d'un acte illégal.

Il y a dans ce "passage" à la clandestinité un aspect très "initiatique", dans la mesure où il y a instauration d'un sens de progression, un avant et un après, un après qui ne sera jamais plus comme avant. Ce passage semble assez souvent marqué par une épreuve dont il faut sortir victorieux, au cours de laquelle il faut avoir vaincu sa peur et abandonné ce qui pouvait encore relier l'impétrant au monde bourgeois. Cet acte est là dans sa mémoire pour lui rappeler que le retour en arrière est impossible et qu'il ne doit avoir que du mépris pour l'homme ou la femme qu'il était avant, quand il avait sa double appartenance, bourgeoise et révolutionnaire; Il est maintenant recouvert du vêtement de pureté, il va pouvoir exercer son action d'ange exterminateur en toute quiétude morale. Ceci est un aspect supplémentaire qui rapproche le clandestin des fonctionnements sociaux primitifs.

Mara et les autres p 130 :

"Dans la lutte armée, il n'y a plus d'ambiguïté, il n'y a pas de route pour revenir. C'est la seule façon de donner de l'épaisseur à ton refus profond."

p 147 :

"Mais lorsque tu es clandestine, comment peux-tu dire "ça suffit, maintenant je m'en vais, au revoir, salut".

p 150 :

"Il est par contre beaucoup plus facile d'y entrer, tu n'est pas obligé de décider de faire partie de la lutte armée. Il s'agit le plus souvent d'un engagement progressif, d'une pression morale, d'une sorte de mouvement en spirale qui déboucherait sur ton accord. Un pas après l'autre. Tu peux commencer par héberger quelqu'un, ensuite tu es impliquée dans des actions toujours plus lourdes, tu y es jusqu'au cou, dans un espace qui te presse toujours plus".

2 - Les raisons idéologiques de ce passage

Il me semble très intéressant de noter que les clandestins n'envisagent pas le passage à la clandestinité comme le seul moyen d'échapper aux conséquences de l'acte qu'ils ont commis ou dont ils sont complices. Peut-être parce que c'est trop évident ?, je crois plutôt que cette idée ne leur vient pas à l'esprit parce qu'ils sont dans une autre logique, logique qui nie la société bourgeoise dont ils sont issus, il leur est donc totalement impossible de se situer du point de vue du bourgeois.

La clandestinité, dans le cas que nous étudions, a donc des raisons beaucoup plus structurelles, liées à l'action qu'elle mène, raisons dont nous avons déjà parlé dans le paragraphe sur le mode d'entrée avec la nécessité d'une rupture radicale avec le monde bourgeois, le refus de collaborer à quoi que ce soit de ce monde détesté que l'on veut détruire. Mais il y a d'autres raisons.

Dans la théorie de ces groupes communistes militaires combattants, il est acquis que la phase de lutte légale sous forme d'un parti ou de syndicats, est maintenant totalement dépassée. Utile en son temps par ses conquêtes, elle est arrivée à un point d'équilibre où elle est contrainte de collaborer avec le pouvoir, avec la bourgeoisie.

Selon nos communistes combattants, il faut, pour accomplir le vrai programme communiste, celui du début, celui de la société sans classe, il faut radicalement changer de moyens. Il n'est plus question de négocier ou de parlementer avec une classe qui doit disparaître, il faut lutter et abattre la bourgeoisie et l'impérialisme. Il s'agit d'une guerre où il n'y aura aucune concession, il n'y aura rien de survivant au système bourgeois : ni homme ni loi.

En ce cas, quoi de plus logique que l'organisation de cette lutte se fasse hors le monde puisque ce monde est dans sa quasi totalité bourgeois. La clandestinité est la seule base possible aux actions qui ont pour but d'affaiblir le capitalisme /impérialisme et de "conscientiser" les masses prolétaires et du tiers monde en leur montrant qu'il y a un ailleurs que le système bourgeois dont ils sont les

esclaves ; il y a un ailleurs que ce système de lois, de circulation de l'argent par le salaire et maintenant de récompenses par de meilleures conditions de travail et des loisirs bénéficiants.

La clandestinité doit donc éveiller, dans la classe ouvrière, l'idée d'un ailleurs qui est sa véritable patrie, dont elle a été expulsée pour venir peupler la contrée des bourgeois et être leurs esclaves. Cet "ailleurs" sera plus tard un "partout" lorsqu'ils auront vaincu.

La clandestinité est donc l'archétype et le symbole de ce paradis perdu ou de cette terre promise, c'est aussi la réalité concrète que tout prolétaire peut rejoindre.

Tout ceci se trouve exprimé dans le communiqué de revendication de l'assassinat de G. BESSE où l'auteur dit p 21 :

"Vivre salarié, n'est pas une simple fuite mais une participation passive à son état d'exploité, dans l'acceptation d'un devenir imposé par la violence impérialiste ; c'est le rejet de l'entité prolétarienne, en individualisant sa propre exploitation".

Le travailleur salarié est donc dans une impasse, de cette position il n'y a plus d'action possible pour en sortir. Plus haut, dans le même texte, p 18, nous lisons :

"Il y a dans la phase actuelle, une nécessité au sujet de laquelle il ne peut exister de doute, la construction du front révolutionnaires vers l'organisation communiste en Europe de l'Ouest doit être différente de l'organisation des prolétaires pour la lutte économique et contre l'anéantissement programmé par le mode de production capitaliste. Alors que l'auto-organisation des prolétaires, pour la défense de leurs conditions de survie, doit les regrouper le plus largement possible et donc être nécessairement légale ; l'organisation des révolutionnaires doit, au contraire, réunifier, englober la fraction du prolétariat, consciente des nécessités et des buts du mouvement général de la lutte des classes, et ne peut donc être, par sa fonction action politico-militaire anticipatrice, que restreinte à la clandestinité".

Maintenant que nous venons de voir les raisons invoquées par les clandestins eux-mêmes, sommes nous en mesure, nous qui sommes impliqués à divers titres dans ces phénomènes, de proposer d'autres raisons.

3) - Pourquoi chercher d'autres raisons aux actes terroristes

Pourquoi ne pas nous contenter des raisons que nous proposent les clandestins ?

Probablement parce qu'elles ne nous satisfont pas, mais nous sentons aussitôt tout le côté subjectif de notre satisfaction. Cette question a donc pour but de tenter d'objectiver notre refus, d'objectiver notre subjectivité d'accepter de tenir compte de nous mêmes, de nous impliquer dans le dépassement de ce qui ne serait qu'une simple opinion sans ce renversement dialectique.

Des actes violents, sanglants, meurtriers, sont perpétrés. Derrière ces actes, une volonté agissante s'est patiemment donné les moyens de les accomplir. Nous découvrons une formidable dépense d'énergie pour des fins que nous comprenons, mais que nous jugeons illusoire. Au delà de l'aspect illégal et moralement condamnable des actes accomplis, il y a chez nous au refus viscéral, nous sommes saisis d'horreur, nos réactions sont émotionnelles et non raisonnables.

C'est parce que le phénomène est un fait humain que nous nous interrogeons en ces termes. La classique méthode qui consiste à "se mettre à la place de" se révèle impuissante et nous réagissons par un rejet, un refus d'accorder une raison au phénomène que nous qualifions d'étrange ou d'étranger.

C'est la première réaction : ces gens là ont perdu la raison ! Les raisons qu'ils nous donnent de leurs actes ne nous semblent pas légitimes, elles sont ... nous saisissons mal l'implication causale entre la raison de l'acte et un acte que notre morale condamne et que notre affectivité refuse. Nous nous tournons vers le psychiatre pour lui demander si la raison de tout cela ne serait pas simplement la déraison ou la folie.

Je n'ai, pour ma part, jamais observé de pathologie mentale justifiant ou expliquant les actes dans les documents que j'ai eu à analyser et je n'ai pas eu de communication de confrères européens allant dans ce sens.

Pour moi, l'argument le plus fort pour réfuter la maladie mentale est un argument indirect qui veut que les maladies mentales susceptibles d'expliquer ces comportements entraîneraient la même réaction de la part d'un groupe clandestin que celle de la société, c'est-à-dire le rejet. Je ne connais pas de pathologie mentale qui permette la socialité d'un groupe. Le groupe serait invivable et se signalerait rapidement de lui-même.

En dehors d'une pathologie bien établie, y a-t-il d'autres déterminations à caractère psychologique, des structures de personnalité, des constitutions, des terrains qui seraient susceptibles de donner des éléments de raison, de servir de causes à ces phénomènes. Là comme dans la société "normale" on rencontre de tout ; jusqu'à présent, personne n'a pu établir un profil type de ce genre tant les personnalités des terroristes se sont avérées multiples et variables. Si la psychologie peut déductivement trouver des raisons à des engagements politiques, elle a du mal à expliquer ce qui fait évoluer un sujet vers un acte meurtrier.

L'élimination d'une raison psychologique qui expliquerait ces actes que nous ne comprenons pas nous oblige à chercher ailleurs.

Si nous ne mettons plus en doute les capacités raisonnantes et affectives de nos sujets, ni bien sûr les nôtres, il ne nous reste plus qu'à incriminer le canal de transmission, la communication entre eux et nous. Si les actes qui nous étonnent ne sont pas étrangers comme ceux venant d'une autre culture, qui aurait d'autres comportements, d'autres moeurs, une autre morale. Nous n'avons plus le choix des moyens, c'est en tant que phénomène socio-culturel que nous devons examiner la clandestinité, c'est en termes socio-culturels que nous devons poser la question de l'émergence du phénomène clandestinité.

Demandons nous donc ce que signifie le refus de ces hommes, cherchons derrière leurs raisons théoriques, d'autres raisons, plus impératives. Ces comportements doivent avoir une finalité autre, non évidente a priori et qui échappe à leurs propres acteurs.

4) - Les liens structurels entre idéologie et clandestinité

Y il, en dehors de son contenu particulier, des aspects plus généraux de l'idéologie communiste combattante, que l'on pourrait relier au fait clandestinité ?

En lisant un texte, comme le communiqué de revendication dont j'ai déjà parlé, deux réflexions me viennent :

La première est que le style est extrêmement pénible, il rend la compréhension difficile au point qu'on aurait presque envie de le réécrire, disons en un mot de le traduire en français.

La deuxième est que les raisons invoquées pour perpétrer les actes commis, n'arrivent pas à nous convaincre et ne convaincraient personne à en commettre de semblables.

Ces deux réflexions laissent à penser que ces textes ne sont en rien informatifs, même si tout est théâtralement organisé pour les faire passer pour tels, ils répondent en fait à une nécessité interne. Ceux qui manquent de théorie flanchent au bout d'un moment d'isolement et nous avons ces phénomènes de consciences, de remords et de confessions auxquels nous assistons parfois en France, en Allemagne comme en Italie. L'idéologie sert à ne pas flancher, elle est à usage interne, nombreux sont les témoignages révélant l'intense activité théorisante à l'intérieur des groupes et l'admiration envers les membres capables de théoriser. C'est parce que nous ne sommes pas les véritables destinataires de ces écrits qu'ils nous tombent des mains.

C'est en cela que nous pensons que les écrits théoriques, en dehors de leur contenu, sont indissociables de la clandestinité. Ils ont une fonction fondatrice et énergétique pour cette clandestinité. Sans ces écrits, ces groupes fragiles, morcelés, isolés seraient condamnés à disparaître à plus ou moins longue échéance. Ce logos est leur souffle de vie et leur ciment.

Aussi frappés du sceau de la raison que le croient leurs auteurs, ces écrits jouent le rôle de mythes fondateurs qui comme beaucoup de mythes fondateurs s'appuient sur un meurtre.

5 - L'anthinamique ego du clandestin.

Nos premières remarques nous avaient amenés à penser que la démarche d'un homme passant à la clandestinité n'était pas, comme son idéologie veut le faire croire, celle d'un homme en avance sur

son temps, précurseur de l'homme de demain au plan moral et culturel, mais bien plutôt celle d'un homme en fuite. C'est vers des comportements plus archaïques que s'est replié ce sujet.

La relativement facile adaptabilité à court terme à cette vie clandestine est une preuve de la préexistence d'un équipement comportemental inné efficace. S'il n'avait pas été fait pour évoluer en milieu hostile, l'homme aurait disparu de la planète depuis longtemps.

Mais à plus long terme, apparaissent des difficultés, signe qu'on ne modifie pas ses comportements acquis aussi simplement que ça. A titre d'image, je dirais que le sujet qui quitte son pays même pour fuir des persécutions, finira au bout d'un certain temps par ressentir un malaise qu'on appelle nostalgie.

Je ne pense pas que ce soit la difficulté de la vie en clandestinité qui est la cause des phénomènes de conscience que nous observons çà et là dans les trois pays concernés. Je pense qu'il s'agit d'un phénomène plus complexe que notre modèle devrait nous aider à éclairer.

Le militant qui passe à la clandestinité, se rend compte au bout d'un moment qu'il a du abandonner une partie de sa liberté de penser. Le mode de vie qu'il est contraint d'accepter est un mode de vie communautaire, et d'après les témoignages cela ne se passe pas trop mal la plupart du temps.

Ce passage du livre italien Mara et les autres (p 116) reflète assez bien ce que l'on lit ici et là :

"La tension pour la lutte "au dehors " ne laissait aucun espace aux tensions internes".

Il se produit un véritable phénomène de dépersonnalisation, d'abandon de son moi, qui au début, dans la chaleur fraternelle du groupe et dans l'épreuve, ne pose pas de gros problème. Dans le même livre (p 128) :

"tu dois alors renoncer à certaines parties de toi, mais consciemment. Je pense qu'il y a beaucoup de solitude dans la clandestinité même si une énorme charge affective existe entre les camarades. Tu mets en acte une sorte "d'auto-expropriation", mais consciemment, c'est toi qui te prive de quelque chose, qui sais ce que tu perds, et ce que tu gardes aussi, en un certain sens ...".

Le mot "consciemment" revient deux fois, renforcé par un "c'est toi". Mais consciemment ou pas, volontairement ou pas, il s'agit de conditions sine qua non à la clandestinité et lorsqu'on a vu dans le mode d'entrée en clandestinité l'aspect illusoire du choix, on ne peut que se dire que cette prise de conscience n'est qu'après coup et devant un fait incontournable comme celui-là, il n'est d'autre solution pour le narcissisme d'un intellectuel, que de transformer une obligation en un acte volontaire.

Ulrike Meinhof va jusqu'à nier qu'il s'agit d'une conséquence de la clandestinité et fait de l'abandon de soi une nécessité théorico-psychologique. Selon elle, l'ennemi combattu doit être totalement hors de soi, il est nécessaire d'éviter toute confusion avec lui. La négation drastique de soi comme produit d'une société en putréfaction est un exercice difficile auquel on parvient par la pratique militaire. Celui qui a choisi de "sortir de la léthargie" doit oeuvrer à la transformation de lui-même. Cette négation engendre un individu neuf qui lutte et se reconstitue en fonction du groupe qui à son tour existe en fonction de la guerre.

Toujours pour Ulrike Meinhof, le sens libérateur de l'appartenance totale au groupe est précisément dans la libération de toutes les différences. Le clandestin est un être qui décroît progressivement se vider de sa mémoire individuelle, c'est-à-dire qu'il devient de moins en moins un individu pour être de plus en plus un membre du groupe. Le mot "membre" veut bien dire ce qu'il veut dire, hors du groupe le membre meurt.

Reprenons les écrits d'Ulrike Meinhof :

"Dans la structuration de la guérilla, l'action doit être collective : c'est de première importance à partir, bien entendu, du facteur subjectif : la décision d'entrer en lutte de chacun. Le collectif, c'est le groupe qui pense, se ressent et agit en tant que groupe".

Plus loin :

"La force de la guérilla, l'union du groupe dépendent de la volonté de lutter de chacun.

Il est donc nécessaire que le groupe soit dirigé, et cette fonction, qui ne peut être usurpée (...)"

Le groupe étant l'association de plusieurs personnes est quelque chose d'impersonnel. Si l'idéologie fixe des buts abstraits, il faut cependant une instance qui rassemble ce qui est épars et qui, sur des objectifs concrets et immédiats, oriente l'action de tous pour en faire véritablement l'action du groupe. Des membres seuls ne suffisent pas, il faut une tête, c'est une évidence que semble découvrir Ulrike Meinhof, mais pour des anarchistes réfractaires à la notion de chef, il est des choses qui doivent ressembler à de grandes découvertes.

Mais ce chef ne saurait être un vulgaire chef de bande ou de tribu, hissé à ce poste par son savoir faire, ses intrigues, ou son goût du pouvoir ; non, ce chef doit être une figure messianique, celui qui est arrivé à la perfection dans le registre de la dépossession de soi, c'est du moins en ces termes qu'elle parle de Baader qu'elle avait contribué à libérer :

"Il est celui d'entre nous à s'être depuis longtemps et depuis toujours libéré de toute propriété, et il réalise la fonction fondamentale du guerillero, à savoir penser le groupe et ainsi pouvoir guider son procès (...)"

On croit rêver lorsqu'une allemande prône la nécessité et vante les qualités d'un guide. Cependant, ses écrits sont d'une grande valeur anthropologique pour la description et le fonctionnement du groupe clandestin. Elle montre bien le type de personnage du chef qui certes est celui qui s'est le mieux expulsé de lui-même, mais qui, ce faisant, a pris possession d'un nouvel organisme, plus vaste que le sien propre, aux membres plus puissants. Son moi, bien qu'exproprié ne peut y trouver que des satisfactions narcissiques. Il est loin d'être dans la même position que les autres membres qui n'ont que l'action à leur disposition pour éprouver la satisfaction et le sentiment d'appartenir à l'organisme, eux ne pensent pas le groupe mais sont pensés par lui et c'est leur volonté de cohésion totale au groupe qui leu tient lieu d'âme.

Intéressant aussi le témoignage de Hans Joachim Klein qui participa à l'action de Vienne en 1975 avec Carlos. Ancien militant d'une gauche anarchisante, il se rend assez rapidement compte que la clandestinité est une erreur. Il est écartelé entre la légalité impuissante et la lutte armée qui l'oblige à des actes qu'il réprouve. Des pages 237 à 244 de son livre "La mort mercenaire" il va jusqu'à dire franchement qu'il ne croit plus à toute l'utopie que son idéologie ressasse et il conclut en ces termes : "je suis fou ?, non, mon ego vient de me pincer".

C'est donc bien en abandonnant ce moi que l'on peut devenir clandestin et c'est en étant sollicité par lui que l'on a du mal à le demeurer.

L'évolution de nos sociétés occidentales se fait de façon inexorable, et dénoncée par tous, par plus d'individualisme, plus d'égoïsme. Aucune loi, aucune volonté humaine ne peut freiner un processus culturel endogène. Les lois qui le régissent sont plus fortes et plus complexes, profondément ancrées dans la nature de l'homme et dans son histoire, ce n'est pas un décret qui les transformera.

Mais cet individualisme et cet égoïsme, qui va jusqu'à l'effondrement de la famille, a sa contre partie positive dans l'augmentation du sens critique vis à vis des phénomènes de groupes ou de masses. Nous l'avons vu dans la confession de Hans Joachim Klein, la rupture avec le groupe s'est faite par la récupération de son ego et conjointement celle de son sens critique. D'une certaine façon, on pourrait dire que le Je sert essentiellement à dire non.

L'individu sent le besoin d'affirmer sa présence et sa personne en disant : "moi je pense que", peu importe si ce qui suit cette formule n'est que la redite de ce qui a été lu sur les colonnes d'un quotidien de rencontre ou entendu sur les ondes. C'est de toutes façons beaucoup plus que ce que peut produire l'ego rachitique de l'appartenance au groupe qui n'est qu'action et qui en tant que telle ne fait qu'un avec l'outil de cette action qui en l'occurrence est une arme.

Levy-Bruhl était un anthropologue du début du siècle qui s'est déconsidéré par l'utilisation qu'il faisait des concepts de "primitif" et de "pré-logique". Cependant, la qualité de son observation rend sa lecture toujours très riche d'enseignement malgré les critiques. Dans un ouvrage qui s'appelle "l'âme primitive" il annonce le but de sa recherche en ces termes : "je me proposais d'y rechercher, à la lumière des résultats obtenus dans de précédents travaux, quelles notions ils possèdent de leur

vie, de leur âme et de leur personne. L'examen des faits m'a amené à reconnaître qu'ils n'en ont pas à proprement parler de notion".

Si les premiers observateurs qui étaient des explorateurs ou des missionnaires, prétendaient unanimement que les sauvages n'avaient pas d'âme, c'est précisément parce qu'ils n'avaient pas une conception de leur individu et de leur moi, semblable à celle de ceux qui les observaient. Levy-Bruhl montre de façon assez convaincante que ces primitifs se perçoivent comme une parcelle d'un tout qui est le clan. S'il y a une âme, c'est celle du clan, de même, le monde n'est pas perçu par le primitif tel que nous le percevons nous. De la même façon, il n'y a pas à proprement parler de propriété privée chez les primitifs, le fruit de leurs activités, chasse, pêche, récolte, élevage, cueillette revient d'abord au clan qui organise ensuite la distribution sur des critères qui lui sont propres. Les possessions du sujet sont ce qui est considéré comme ne faisant qu'un avec lui, comme lui fait un avec le groupe. Ses vêtements, ses armes, ses outils, son lit, parfois sa case ne sauraient être légués après sa mort et sont, soit détruit rituellement, soit enterré avec lui. Aucun homme de ces sociétés primitives ne peut envisager d'avoir un destin individuel et c'est ce qui fait en grande partie la stabilité de ces sociétés.

La morale régnant dans ces sociétés a surpris plus d'un explorateur. Sauvage dans le langage courant veut dire cruel et sans pitié et on l'oppose souvent à civilisé. En fait, le "primitif" n'est pas structurellement en ontologiquement plus cruel que le civilisé, mais son système de morale est impliqué par la loi du groupe et la loi du groupe est très souvent dictée par la pression du milieu. Ainsi, l'étranger au clan peut être bien être considéré comme non humain et par conséquent mangeable, ce qu'un certain nombre de missionnaire ont eu du mal à digérer.

Dans un groupe de type "primitif", l'individu est pensé et transcendé par le groupe, dans nos sociétés, l'individu pense la morale du groupe. Il est persuadé qu'elle sort toute faite de sa raison, qu'elle est immanente à sa structure d'humain.

C'est selon moi, la seule façon d'expliquer pourquoi, en l'absence d'une pathologie mentale, des actes horribles à nos yeux peuvent être commis en toute froideur. Ce n'est pas la rationalité et la nécessité annoncée par les tracts qui permet cette extinction morale, ce ne peut être qu'un changement de registre culturel. Ce n'est pas le fait d'être communiste qui rend insensible, c'est le fait d'être clandestin. Je dirais : on ne devient pas clandestin parce qu'on est terroriste mais qu'on est terroriste en devenant clandestin.

C'est là que les écrits d'Ulrike Meinhof prennent tous leur poids. En expulsant le moi hors de la place que notre culture occidentale lui assignait depuis sa petite enfance, l'individu perd son individualité, il devient membre du groupe et à ce titre il perd la capacité de penser, il perd son sens critique, ce sens moral que nous croyons élémentaires, fondamental ou inné et qui s'avère être le si fragile résultat d'un patient apprentissage et de l'évolution des sociétés.

Le fait que cela ne se passe pas sans problème est un signe de validité de cette théorie.

Le clandestin va prendre appui sur son moi pour accomplir une action qui vise à dissoudre ce moi. C'est ce que dit en toutes lettres Ulrike Meinhof lorsqu'elle dit : "à partir, bien entendu du facteur subjectif ; la décision d'entrer en lutte de chacun". A partir de là, la "pensée" devient collective.

J'ai appelé cela "l'antinomique ego du clandestin" car c'est une position intenable, aussi ridicule que celle de scier la branche sur laquelle on est assis.

La clandestinité impose à ses participants une autophagie de leur moi et ce moi peut leur rester plus ou moins sur l'estomac. En période d'isolement, nous observons des réactions à la Frérot, qui tente désespérément d'exorciser ses bouffées d'individualisme par toutes les méthodes. Acte individualiste par excellence, la confession lui sert à critiquer son individualisme. Autant dire qu'il ne s'en sortira pas, il le sait et parle de la mort. Nous avons vu dans une autre étude les traits névrotiques obsessionnels et dépressifs que pouvait receler cette confession.

C'est également par une confession que Hans Joachim Klein retrouve son esprit critique. Là, la méthode est adaptée, elle lui permet de sortir du système clandestin groupal. Ce sont les circonstances qui font de lui un clandestin solitaire par la suite.

Il est passé d'une position offensive à une position défensive. Il est très intéressant de noter qu'il a abandonné son arme à ce moment là. Cette arme était bien l'outil d'un membre du groupe. N'étant plus membre d'un tel groupe H.J. Klein rejette symboliquement et concrètement cette arme.

Vu sous l'angle de la clandestinité le phénomène du terrorisme s'éclaire autrement. De questions sur l'individu, c'est-à-dire en termes de psychologie, nous en sommes venus à des termes de comportements concernant les groupes et il semblerait que cela soit plus fécond. Espérons que ce chemin tracé donne accès à des résultats plus concrets.

Références bibliographiques :

Divers textes d'Action Directe (communiqués, "résolutions stratégiques" textes internes provenant du "groupe Olivier", etc.)

mara et les autres : des femmes et la lutte armée, Ida Faré et Franca Spirito, Des femmes, Paris 1982.

Le voyage, Bernward Vesper, Hachette, Paris 1981.

"Mutinerie et autres textes", Ulrike Meinhof, Des femmes, Paris 1977.

"La mort mercenaire", Hans Johchim Klein, Seuil, Paris 1980.